

INTERVIEW DU P^R HOUIS

LINGUISTIQUE AFRICaine

La session annuelle de Linguistique Africaine de l'Association Afrique et Langage s'est déroulée pendant trois semaines au Centre Culturel des Fontaines à Chantilly (France). Elle regroupait 75 participants de tous horizons : enseignants, religieux, étudiants européens ou africains, coopérants. Les cours, à raison de six heures par jour, portaient sur l'anthropologie, la linguistique, la grammaire et la typologie des langues, la phonétique et la phonologie. Une très bonne interdisciplinarité ainsi qu'un excellent dosage de cours magistraux et de travaux dirigés furent assurés pendant toute la session.

M. Houis, professeur à l'Institut National des Langues et Civilisations orientales, directeur d'études à la IV^e Section de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, est également le fondateur d'« Afrique et Langage ». Il a été assisté dans sa tâche pendant la session par une équipe de linguistes : MM. Bouvini, Diki Kidiri, Reesink et Tchagbale.

Le professeur Houis a bien voulu répondre à nos questions.

Quand a été créée l'Association « Afrique et Langage » et à quels objectifs cette création répondait-elle ?

Initialement, il y eut une expérience et c'est la réussite de celle-ci qui nous amena, avec quelques amis, à la création d'une association. Il y eut en effet deux sessions intensives de linguistique et d'anthropologie du langage, la première à Marseille en juillet 1966 avec 30 participants, la seconde à Belley en 1967 avec 60 participants. Au départ nous ne savions pas très bien comment nous procéderions. Il s'agissait de répondre aux besoins de personnes concernées par les langues africaines, en particulier de religieux, en matière d'information et de formation linguistique. C'est alors qu'un plan de travail s'est dessiné sur le tas. Nous avons publié notre cours de Marseille : « **Aperçu sur les structures grammaticales des langues négro-africaines** », suivi de : « **Réflexions sur le langage en Afrique Noire** ». Ce cours faisait 360 pages. Nous l'avons réimprimé trois fois. Son titre et le sous-titre sont significatifs de l'orientation que nous voulions donner au départ aux sessions. Et cette 7^e Session, celle de juillet 1972, n'est qu'une explicitation et qu'un approfondissement de notre intuition initiale. Je crois qu'elle s'est vérifiée, on peut dire, expérimentalement. Nous avons toujours été très atten-

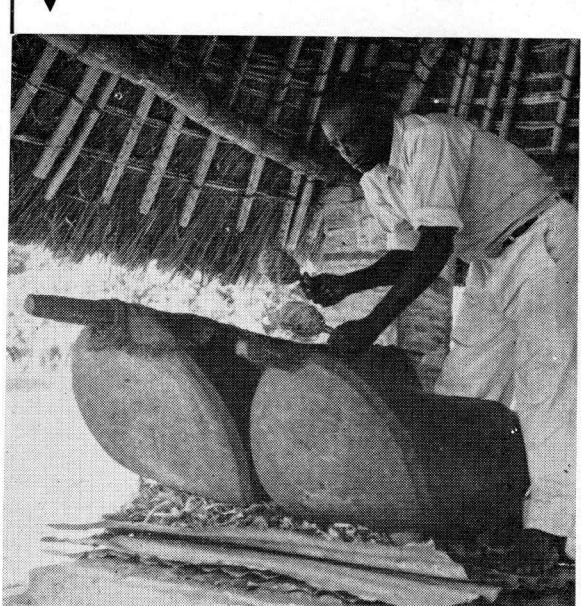
tifs, moi-même et l'équipe, aux besoins; nous avons agi afin que ces besoins soient toujours formulés le plus clairement possible sans jamais sacrifier à la rigueur, sans jamais admettre que la pratique — elle était l'objectif et la motivation de la grande majorité des participants — s'impose par la recherche de recettes immédiates, sans jamais non plus évacuer cette pratique essentielle que nous avons toujours essayé de définir dans une relation d'économie avec la formation théorique et dans une relation d'actualité avec le contexte présent. Et c'est pourquoi j'ai pu commencer l'enseignement de cette année en le définissant en fonction de trois objectifs cardinaux : **information** sur les langues et les situations du langage en Afrique, **formation** afin de saisir l'économie d'une approche systématique, **investissement** afin de déboucher sur un au-delà de la réflexion fondamentale, branché sur l'actualité de la didactique des langues, les situations de multilinguisme et de la dimension de l'oralité.

Je reviens à votre question, mais il me fallait ce détour pour bien faire comprendre qu'entre le point de départ où nous nous sommes jetés à l'eau et le point actuel, celui qui se situe dans ce cadre magnifique du Centre Culturel des Fontaines à Chantilly, il y a une continuité qui s'est gravée dans un chemin difficile de recherches — et d'erreurs — et qui s'est concrétisé par la création de l'Association à la 3^e session. Cette dernière s'est déroulée dans le cadre de l'Institut de Phonétique de l'Université de Grenoble, grâce à l'amitié et à la compétence du professeur René Gsell. Nous avons compris, ce dont nous nous doutions d'ailleurs, qu'une **pratique** de la linguistique africaine et de l'anthropologie du langage intéresse un public plus large que celui auquel nous nous adressons, sans exclusive d'ailleurs, au départ. Et progressivement nous avons vu apparaître des participants dont les motivations professionnelles étaient variées. Ce sont, par exemple, des Africains, étudiants ou responsables chez eux d'un service d'alphabétisation : il s'agit de les amener à prendre une distance par rapport à la spontanéité de leur langage afin qu'ils en aient une approche systématique et qu'ils réalisent ainsi une économie de moyens, en vue d'une ouverture sur toute pratique. Ce sont des pédagogues et des enseignants français qui estiment que l'exercice de leur profession ne vaut que par la lucidité d'une relation vers l'autre et que l'annulation de l'autre, par indifférence ou par idéologie, est insupportable. Ce sont aussi des collègues, souvent dans l'enseignement supérieur ou dans la recherche, qui trouvent l'occasion de recevoir, sous la forme d'une session intensive de trois semaines, une information sur les langues africaines et une formation quant aux conditions de validité de la science linguistique. Ce sont enfin ces religieux qui, à travers cette approche sous-jacente aux langues manifestées, à travers aussi un commentaire actuel sur les situations de langage, approfondissent, plus exactement recentrent leurs motivations autour d'un témoignage où ils visent à trouver l'accueil de l'autre.

Pour ce public d'horizons divers, il faut trouver un dénominateur commun. Je le définis dans les termes d'une prospective, en disant qu'il faut **acquérir une certaine éthique à l'égard du langage africain**. Pour cela je propose quatre principes :

- 1) ROMPRE LE MARGINALISME dans lequel on a confié les langues et les situations de langage en Afrique.
- 2) DÉNONCER LA HIÉRARCHIE des langues et des cultures où l'Afrique est au bas de l'échelle, non pas pour l'y mettre en haut, mais pour affirmer que langues et cultures sont toujours une manifestation plénire de l'homme, et que c'est dans une relation d'altérité, humble et dynamique, qu'elles doivent être saisies.

« Linga » (R.C.A.), tambour servant à la transmission des messages.



- 3) PENSER DANS UNE PERSPECTIVE DE RIGUEUR scientifique les données africaines du langage.
- 4) SE SITUER DANS L'ACTUALITÉ, ce qui signifie négativement qu'on se débarrasse des stéréotypes du colonialisme et de l'exotisme touristique, et positivement qu'on intègre toute recherche sur les langues africaines dans le processus du développement de l'Afrique afin qu'elles soient un facteur qui y participe et qui l'exprime.

Vous venez de terminer maintenant la 7^e session d' « Afrique et Langage ». Pouvez-vous nous dire si vous avez vu se dessiner une évolution dans vos objectifs, dans votre public, dans vos méthodes ?

Une évolution certes, mais dans le sens où un chemin se creuse, s'élargit et s'étaye. Je crois que pratiquement nos objectifs ont été posés dès le départ. Ils furent une intuition. La difficulté et les hésitations ont résidé dans la formulation. Elle s'est opérée progressivement à travers un effort de lucidité auquel toujours des participants ont contribué. Pendant plusieurs années un mouvement de va-et-vient s'est opéré, les uns en nous faisant part de leurs besoins, et nous en essayant d'y répondre. Nous avons souvent critiqué la formulation des besoins, et des participants ont critiqué la formulation de nos réponses. Il fallait — et pour moi ce point est très clair, bien qu'il ait été vécu par tous avec angoisse — que les uns et les autres lâchent du lest tout en restant sur leurs positions fondamentales. Il fallait trouver une **jonction entre le pratique et le théorique**. Nous y répondrons aujourd'hui par une éthique. La majorité des participants parlent une langue africaine ou vont en Afrique pour acquérir l'usage d'une langue. Ceci est également vrai pour le chercheur en sciences humaines. D'où une première formulation, fruste, qui était une demande de recettes : reconnaître les sons, entendre les tons, traduire, etc... Il nous a fallu répondre que la pratique trouve un facteur d'efficacité dans une approche théorique et aussi dans une approche humaine. Connaître les hommes, les valeurs que véhiculent leurs langues, opérer un commentaire qui réduise la spontanéité du langage aux principes sous-jacents qui règlent le discours. Notre problème a donc été de convaincre qu'**une approche théorique est une condition d'efficacité**. Cela fut difficile pour nous, car il nous fallait, contre l'empirisme si confortable, contre les recettes apparemment si immédiates, forcer les participants à une analyse des données, à saisir, dans le commentaire, des explications et des schématisations qui ne pouvaient être efficaces que si l'ensemble était adéquat aux données et logiquement cohérent. Dans la dernière minute de cette 7^e session j'ai remercié l'assistance pour cette incitation à la réflexion qu'elle impose à l'équipe d'Afrique et Langage. Et j'étais sincère car les participants ne se doutent peut-être pas qu'en regard de ce que nous leur apportons, il y a aussi leur réceptivité, leur accord, leur accueil, leurs interrogations. Grâce à cela, je crois vraiment qu'entre la 1^{er} et la 7^e session nous avons gagné en cohérence et en rigueur, et c'est cela que nous voulons pour les langues africaines. On ne se doute pas assez avec quel laxisme les faits de langues africaines sont traités. Certains de nos amis ethnologues en donnent trop souvent l'exemple, oubliant que l'interdisciplinarité suppose qu'on se plie sans réserve aux conditions de validité des disciplines en présence.

Vous voyez, tout évolue, non pas les besoins et les réponses en eux-mêmes, mais **le langage** par lequel nous les formulons et qui par là-même réagit sur la présentation des connaissances et de la méthodologie, et sur le public, sensible aux problèmes de fond qui sont soulevés.

Pouvez-vous donner en cette fin de session, une évaluation du travail accompli ? En d'autres termes pensez-vous avoir atteint en ces trois semaines le but à court terme que vous vous êtes fixé ?

Ce n'est pas à moi d'évaluer. Nous avons pour cela les réactions mêmes des participants; je dois dire qu'elles sont positives. Nous avons aussi des formulaires d'évaluation que nous distribuons à la fin de la session; nous les étudions minutieusement. Elles ont toujours été significatives. Nous demandons d'ailleurs que les réponses soient sincères et critiques. Nos sessions n'ont plus de sens si elles sont un échec. L'évaluation que je peux donner est celle de l'enseignant. Je me suis senti à l'aise, et mes amis de l'équipe également, à l'aise dans la mesure où nous sentons le public accrocher et répondre, où nous sentons aussi se cristalliser une communauté qui vit intensément pendant trois semaines, bien au-delà des cours, au moment des repas, aux carrefours du soir, aux promenades dans le parc. Nous avons eu cette année un public dans lequel existait un noyau de gens qui avaient déjà fait de la linguistique ou qui, du moins comme historien, ethnologue, pédagogue, avaient l'habitude de la réflexion rigoureuse. Ils ont donné une tonalité générale à l'ensemble par leur réceptivité, par leur fonction de relais dans la mesure où, dans les conversations, ils ont livré un commentaire. Et nous avons très vite senti une exigence, à savoir celle de maintenir l'enseignement à un niveau « pratique » de cohérence et d'abstraction. Il nous a fallu être constamment substantiels, serrés, logiques, suivre de près les problématiques posées. C'est la première fois que l'équipe des enseignants le ressent avec une telle intensité. Je crois d'ailleurs que la cohérence de l'équipe et la sympathie mutuelle qui l'anima furent des facteurs importants, de même que cette recherche constante aux plans de l'information, de la formation et de l'investissement. Il faut dire que cet esprit de recherche s'est clairement manifesté en phonologie, par exemple avec Emilio Bonvini, pour laquelle nous estimons que les données africaines imposent une reformulation plus adéquate.



Et maintenant, quels sont vos objectifs ?

Et maintenant ? Eh bien ! nous venons d'ouvrir le dossier de la 8^e session qui se tiendra dans les mêmes lieux au Centre Culturel « Les Fontaines », à Chantilly, du 2 au 21 juillet 1973. Je voudrais ajouter que les sessions, aussi importantes qu'elles soient, s'inscrivent dans un plan d'ensemble d'Afrique et Langage et la réalisation d'un centre de documentation et de correspondance à Paris même, à notre siège, 28, rue d'Assas, toujours en fonction de la linguistique africaine et de l'anthropologie du langage et dans le sens même de nos sessions, c'est-à-dire en visant au-delà de ce qu'est strictement une société scientifique et spécialisée. Pour nous, le problème n'est pas d'être obnubilé par les applications, mais d'assumer quelques réponses à des interrogations actuelles qui découlent normalement de l'indépendance politique des pays africains ■

PROPOS RECUEILLIS
PAR DENYSE OETTINGER